

La musique

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **31 (1985)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

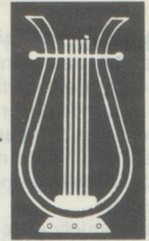
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Chefs d'orchestre

Nous avons déjà souligné, dans cette chronique, la qualité des chefs d'orchestre suisses. Sans qu'ils constituent, à proprement parler, une école, il y a entre eux une filière née du respect du texte et de l'authenticité de la restitution musicale. L'exemple d'Ansermet oblige forcément. C'est ainsi que nos chefs ne font pas du Corboz ou du Jordan, mais du Monteverdi ou du Ravel. Armin Jordan, directeur artistique et chef principal de l'Orchestre de la Suisse Romande (OSR) depuis le 1^{er} janvier dernier, date à laquelle il prit la suite de Horst Stein, et qui obtint en début d'année le Prix de l'Académie Charles Cros pour son premier enregistrement à la tête de l'OSR, enregistre en ce moment une seconde série pour le compte de la firme française Erato. Cet enregistrement se fait au Palais des Congrès de Vevey, car le temple de l'OSR, le Victoria Hall de Genève, n'est plus disponible à la suite de l'incendie qui le détruisit partiellement. Une équipe de techniciens d'Erato et de Radio-France s'est déplacée pour l'événement. Il est de taille, car ce n'est rien moins qu'un florilège de la musique symphonique de Ravel que comporteront ces disques. *La Valse*, le *Boléro*, *l'Alborada del Gracioso*, *l'Heure Espagnole* et *Ma Mère l'Oye*. Ce n'est peut-être pas une gageure que de les réunir sous une même baguette, mais c'en est certainement une, pour le chef et les instrumentistes, que de tenir la distance. Surtout face à la musique de Ravel qui n'accepte que la perfection. Le lausannois Charles Dutoit vient, quant à lui, de se voir offrir le plus beau cadeau qu'un chef d'orchestre puisse recevoir : une des premières formations du monde. Charles Dutoit a en effet été appelé à la direction de l'Orchestre de Montréal qui, avec le Boston Symphony Orchestra, l'Orchestre de Philadelphie et celui de Cleveland, est un des premiers du continent nord-américain. Là-bas, la musique est avant tout question de métier au sens le plus profond du terme. L'engagement doit y être complet et quotidien. La performance est nécessaire et la médiocrité, ou tout simplement, l'ordinaire ne sont pas tolérés. C'est dire que notre compatriote n'a pas été choisi au hasard et qu'il mesure pleinement le défi qu'il a accepté de relever. Jacques Chancel, qui sait mettre en valeur les talents, ne

s'y est point trompé en réservant à Charles Dutoit et à son orchestre une part importante de son *Grand Echiquier* sur le Québec.

Emmanuel Krivine, l'un des plus talentueux jeunes loups du monde musical d'aujourd'hui, est un Suisse d'adoption puisqu'il a choisi de se fixer à la Tour-de-Peilz. Nous l'avons entendu, au cours d'une émission radiophonique du même Jacques Chancel, expliquer pourquoi notre pays était particulièrement propice à l'épanouissement musical. Au X^e Festival Musical d'Evian, consacré aux jeunes musiciens sans frontière, Krivine dirigeait son orchestre de « moins de vingt-cinq ans » avec, en soliste, l'un des plus universellement respectés parmi les authentiques seigneurs du piano, Claudio Arrau, quatre-vingt printemps aux prunes. Singulier hommage de ce très grand monsieur. Il faut dire que le Festival d'Evian a un président de choc : Mitislav Rostropovitch.

L'émulation aidant, les conservatoires de Bâle, Berne et Zurich ont décidé d'organiser en commun, pour la première fois en Suisse, un cours de formation professionnelle pour chefs d'orchestre. Destiné à ceux qui entendent faire de cette activité un métier à plein temps, cette formation dure quatre ans. Un des initiateurs du projet, Rudolf Kelterborn, relève qu'il y a eu, en Suisse alémanique, quelques cours isolés, mais pas de formation systématique. Les candidats allaient apprendre leur métier en Allemagne, à Paris ou à Vienne. Le nouveau système prévoit des normes uniques dans les trois villes au plan des études, des conditions d'admission et d'examen. Le principal problème sera évidemment celui des orchestres. Au départ, celui de Bienne sera mis à la disposition des futurs chefs. Lors de l'examen final, le candidat dirigera un orchestre important ainsi qu'une scène extraite d'un opéra. Il devra en outre diriger un morceau qu'il n'aura pas préparé, mais que les musiciens connaîtront. Un exercice difficile, on le voit. Mais les organisateurs sont persuadés que les candidats ne manqueront pas.

Grand Prix lyrique de Monte-Carlo

Le Grand Prix lyrique de Monte Carlo, attribué cette année pour la première fois, est revenu au baryton suisse Gilles Cachemaille, alors que le Prix du public allait à la soprano américaine Theresa Yvonne Hamm.

Gilles Cachemaille, qui a fait ses études au Conservatoire de Lausanne, où il obtint un prix de virtuosité, s'est déjà produit plusieurs fois en France.

Onze chanteurs, dont une majorité de femmes, concouraient pour le grand Prix de Monte Carlo. Deux morceaux leur étaient imposés par un jury composé d'éminents spécialistes comme Rita Streich et Ruggero Raimondi. Les concurrents venaient des Etats-Unis, de Grande-Bretagne, du Japon, de RFA, de Suisse et d'URSS. Le concours, qui aura à nouveau lieu dans trois ans, est ouvert exclusivement aux lauréats d'autres grands concours internationaux.

Othmar Schœck

Othmar Schœck appartient à cette race de compositeurs au talent certain, au métier sans faille, à l'inspiration toujours élégante, mais que le génie a dédaigné ou qui n'ont pas tiré un « tube » au loto du box-office musical. Jouerait-on *Finlandia* si Sibélius n'avait écrit la *Valse Triste* et que seraient les droits d'auteur d'un musicien raffiné comme le fut Georges Auric s'il n'y avait eu un film appelé *Moulin-Rouge* ? Et pourtant ces mal-aimés du succès font les délices de cénacles où l'on se réserve jalousement le droit quasi exclusif de les célébrer. Pratiquement inconnu en France, Schœck, compositeur suisse, est apprécié en Allemagne et en Autriche, dans la mesure où il composa quelques quatre cents lieder qui, dans la lignée de ceux d'Hugo Wolf et de Richard Strauss, ont renouvelé, un siècle ou presque après, le grand répertoire romantique.

Car Othmar Schœck est un romantique

et l'un des meilleurs parmi eux. Le seul problème est qu'il l'ait été avec un pareil décalage de temps. Elève de Max Reger il puisa, auprès de lui, les authentiques traditions de dignité et de beauté de langage du romantisme allemand. Si l'on fait abstraction des années, si l'on considère que Schœck n'est pas un compositeur attardé, isolé dans un monde dépassé, mais quelqu'un qui a délibérément choisi de faire de la musique d'un autre style que celle de ses contemporains, alors pourquoi pas et que signifient les dates ? Né en 1886 à Brunnen, Schœck est mort à Zurich en 1957. Il a écrit non pas comme Brahms et Schumann, mais comme il aurait lui-même écrit s'il avait vécu à la même époque qu'eux. Il n'a rien d'un plagiaire et sans doute aurait-il laissé un nom universellement retenu s'il était tout simplement né cinquante ans auparavant. Le disque vient de nous offrir deux œuvres de ce compositeur, dont l'une connaît ainsi son premier enregistrement mondial. Il s'agit du *Concerto pour violoncelle et cordes, op. 61*, écrit en 1947, qui est un merveilleux chant chargé, quarante minutes durant, de la plus sensible émotion. Johannes Goritzki et la *Deutsche Kammerakademie* de Neuss en sont les éloquentes interprètes. Le second disque est un peu une page d'anthologie dans la mesure où il réunit Niklaus Tüller, baryton et son père, le ténor Erwin Tüller, ce dernier accompagné par Othmar Schœck. Cette partie du disque est un repiquage d'un 78 tours datant des années quarante. Niklaus Tüller interprète un des cycles les mieux venus de Schœck, *Das Stille Leuchten*, la plage réservée à son père étant consacrée à trois mélodies de jeunesse du compositeur. Le rapprochement que ce disque nous permet de faire apporte beaucoup pour une meilleure connaissance d'un musicien dont a probité fut sans doute une des qualités essentielles. Le lyrisme, la méditation, l'élan chaleureux marquent l'œuvre de Schœck tout autant qu'une facture quasi parfaite. Concerto pour violoncelle et orchestre d'Othmar Schœck, suivi de l'Andante lyrique pour Cordes de Max Reger. La *Deutsche Kammerakademie* sous la direction de Johannes Goritzki. Un disque Claves D 8502. *Das Stille Leuchten* (La lueur sereine) et trois mélodies de jeunesse de Othmar Schœck. Niklaus Tüller, baryton et Erwin Tüller, ténor. Un disque Accord 140 081.

les lettres

Louis-Albert Zbinden



Marie Typhus
par **Jürg Federspiel**
Editions Zoé, Genève

Le 11 janvier 1968 le voilier « Leibnitz » en provenance de Hambourg arrive à New-York, apportant au Nouveau monde, comme un legs de l'ancien, le typhus avec ce qui reste d'une cargaison humaine décimée par l'épidémie.

Une passagère grisonne, Marie Caduff, bientôt nommée Marie Mallon, réussit à franchir le filet sanitaire du port américain. Elle a seize ans, et pas froid aux yeux. Sa bonne constitution lui a permis de surmonter la maladie, mais elle en porte les germes. Durant toute son existence, elle contaminera ceux qui l'approcheront, vengeance contre ceux qui l'auront exploitée, malédiction pour les innocents qui la côtoyeront.

Faut-il, comme l'écrit l'éditeur, croire que Marie Typhus constitue une « page inédite de la mythologie américaine ? » Si c'était un mythe, la page serait connue. Qu'il suffise au lecteur d'avoir en main une œuvre qui ne doit qu'à elle-même, c'est-à-dire à la maîtrise de Federspiel, son charme étrange, son humour et sa signification symbolique. Le regard de l'auteur d'une Suisse, « pays de meurtriers paisibles » ne pouvait que s'enflammer face à la « monstruosité » de l'Amérique.

Marie Typhus devient alors le symbole d'une violence, l'ange de la mort faisant payer le prix fort d'un rêve, le rêve américain, qui prend, ici et là, l'allure du cauchemar paisible.

Lettres à Angletine
par **Pauline-Victoire d'Albis**
Editions Souny, Limoges

C'est à l'attention portée à ses ancêtres par l'historien limousin Jean d'Albis que nous devons la publication de ces lettres, écrites entre 1786 et 1796 de Millau à Lausanne. Les vingt-huit lettres composant l'ouvrage ont été remises en 1924 à Ferdinand d'Albis par William Charrière de Sévère, descendant d'Angletine de Sévère, la correspondante de la jeune épistolière française. Le fonds est aujourd'hui conservé aux Archives cantonales vaudoises.

Cette correspondance nourrie de notations sur la vie quotidienne et les événements de la Révolution française, illustre les liens établis par les Huguenots en Europe, en particulier entre le Rouergue et la Suisse romande.

Lausanne était alors une ville paradoxale, foyer de culture, donc de liberté, et capitale d'un pays soumis. Le 14 juillet 1791, la prise de la Bastille ayant donné lieu à une fête,

Berne envoya un régiment. La mère d'Angletine note dans son journal : « **Les troupes et l'artillerie sont arrivées à 7 heures du matin. Lausanne est comme une ville de guerre, les canons chargés dans toutes les rues, mêche allumée. Gibbon trouve que cela va assez mal.** »

Mais c'est de la vie en Rouergue à la fin du 18^e siècle que ce livre donne le témoignage le plus direct, porté par une hobereauté sensible, quoiqu'engoncée dans sa classe et ses préjugés.

Cinq siècles de relations Franco-Suisses
A la Baconnière

Publié en hommage à Louis-Eduard Roulet, fondateur à l'université de Neuchâtel du Centre d'études historiques sur les relations franco-suisses, ce volume regroupe vingt-sept contributions montrant combien dans tous les domaines la Suisse et la France furent solidement unis dans le passé.

Sous la plume alternée d'historiens des deux pays le tableau part des marchands du Moyen-âge pour aboutir à quelques aspects des relations franco-suisses actuelles. C'est l'histoire d'une longue amitié, traversée d'épreuves, mais qui pourrait être donnée en exemple de bon voisinage entre deux pays également jaloux de leur indépendance et de leur identité culturelle.

S'il est permis au lecteur de ce fort volume de faire un sort à certaines contributions un peu techniques, ou un peu juridiques, d'autres textes retiennent son plus vif intérêt. Ainsi le chapitre de Max Petitpierre consacré à la reprise des relations entre Berne et Paris après la dernière guerre.

L'ancien conseiller fédéral souligne le rôle joué dans cette délicate conjoncture par Carl Burckhardt, envoyé en France en qualité de ministre plénipotentiaire. Il y avait eu Stucki à Vichy, il y eut Burckardt à Paris.

Ouvrant ses archives, Max Petitpierre reproduit une lettre de Burckardt sur de Gaulle, « **Ce géant svelte, aux yeux trop rapprochés, scrutateurs, tournés vers des visions intérieures, toujours en éveil, privés de regard véritable, de lumière, de bonheur, ces yeux tapis dans l'ombre d'un grand nez busqué, comme par une expérience éminemment française, nez racé, important, fier et méprisant sous ce front bas, étroit, obstiné et ridé, au-dessus de la bouche inachevée et du menton défaillant...** »

Du « portrait d'âme », comme on disait d'Holbein le jeune.

Louis-Albert Zbinden